DU VERNACULAIRE AU DURABLE, UN ÉTAT DES LIEUX DU PATRIMOINE ARCHITECTURAL À ADRAR

K. Aït Hammouda-Kalloum

Université Ahmed Draïa d'Adrar
Université des Sciences et de la Technologie d'Oran- Mohamed Boudiaf

Email of corresponding author: khedidja.ait.hammouda@gmail.com
Received: 20 september 2018
Accepted: 20 December 2018

Abstract

Scientific research is increasingly integrating into its folds the concept of sustainable development and considering new perspectives of a progress respectful of the environment. Meanwhile, architecture studies in Algeria remain reluctant to join in this progress as the issue of architectural identity has yet to be resolved. This paper examines the topic of architectural heritage in Algeria through the example of the town of Adrar as the latter gradually loses its ancient architectural heritage. Adrar is a town whose architecture is inspired directly from the very nature that saw it come to life. The architecture of this town offers a clear typo-morphological vision, which allows the distinction of different juxtaposed construction types throughout its history. This paper will include the local architecture, which belongs to the traditional category and in which local materials have been used in the past to produce building with undeniable environmental friendly properties. We will attempt to demonstrate that this type of architecture is part of the larger field of vernacular architecture, which is no other than a modern alternative for sustainable architecture

Keywords: Heritage, traditional architecture, vernacular architecture, sustainable architecture, local materials.

Résumé

Au moment où la recherche scientifique fait sienne le concept du développement durable et se penche sur des perspectives d'évolution respectueuses de l'environnement, les études architecturales en Algérie, restent en retrait de ce domaine, car la question même de l'identité architecturale n'a pas été résolue. Cet article fait le point sur la question patrimoniale en Algérie en prenant comme exemple la ville d'Adrar face à son développement urbain récent, effaçant peu à peu son patrimoine bâti ancien. En effet, Adrar est une ville dont l'architecture s'inspire directement de la nature où elle est née, et elle offre une facilité de lecture typo-morphologique laissant entrevoir différents types constructifs s'inscrivant dans la continuité historique et qui se juxtaposent. Il y sera question de l'architecture locale, que l'on classe dans la catégorie du traditionnel mais aussi de l'importance de ses matériaux locaux qui ont permis de produire par le passé un bâti aux qualités environnementales indéniables. Nous tenterons de démontrer que cette architecture s'inscrit dans le champ plus large de l'architecture vernaculaire et que celle-ci n'est autre qu'une alternative moderne de l'architecture durable

Mots clés : Patrimoine, architecture traditionnelle, architecture vernaculaire, architecture durable, matériaux locaux.

INTRODUCTION

La problématique patrimoniale en Algérie se heurte à des questions épistémologiques, ne facilitant ni sa compréhension ni son appréhension par les différentes parties s'y intéressant.

En architecture, le patrimoine est étudié par le biais de la valeur historique que l'on prête au bâti et à sa remise en valeur par des opérations de sauvegarde, de restauration et de réhabilitation qui ne se s'intéressent essentiellement qu'aux bâtiments remarquables, sur des périodes proches de nous historiquement, à savoir, l'ère arabo-musulmane et plus particulièrement la période ottomane, ainsi que l'ère coloniale française.
Cet intérêt fait fi d'une production architecturale ancienne, plus populaire, une architecture sans architectes, moins marquante par ses qualités formelles et stylistiques, et pourtant plus prolifique, et bien présente encore, même si elle est de moins en moins habitée, dans l'Algérie profonde et plus particulièrement dans les ksour des régions sahariennes.
Par ailleurs, dans un autre domaine s'intéressant au patrimoine bâti et à ses techniques, à savoir, le génie civil, les études portant sur les procédés constructifs ne s'intéressent que depuis peu aux procédés anciens et traditionnels et aux matériaux locaux, car pendant longtemps leur objectif était d'assurer des connaissances techniques suffisantes aux professionnels de la construction sur les procédés contemporains usant de matériaux industrialisés tels que le béton et l'acier.
Ce travail, met en évidence la nécessité de se pencher sur ce patrimoine bâti ancien, dans toutes ses dimensions, architecturales, constructives et socio-spatiales. Il s'agit aujourd'hui, de revitaliser cette architecture ancienne encore visible, qui a fait ses preuves en résistant aux changements, et qui répond aux critères de la durabilité appliquée à l'environnement. Il s'agit surtout d'en améliorer les qualités constructives maintenant que les techniques de l'ingénierie le permettent.
L'architecture de terre est l'élément central de ce travail. En effet, toute une tradition constructive s'est formée à travers les temps et a été transmise de génération en génération, jusqu'à la rupture historique qui a eu lieu avec l'apparition à l'ère moderne de matériaux industrialisés produits et distribués à grande échelle [1], faisant qu'aujourd'hui, les architectures traditionnelles et locales se soient effacées au bénéfice d'une modernité globalisante qui tend à l'uniformisation.
Le retour vers les matériaux locaux, naturels et durables ne doit pas être un effet de mode parce que tout se conjugue aujourd'hui au temps du développement durable. Ce retour doit être innovant, et dans le domaine de la construction, il se doit d'améliorer les propriétés de ces matériaux par lesquels l'architecture et le cadre bâti d'aujourd'hui, qui sera notre patrimoine et celui des générations futures, gagnera ses lettres de noblesse et redonnera une image cohérente et harmonieuse de nos espaces urbains, à l'image d'une tradition en voie de disparition.
Par ailleurs, il faudra traiter ce retour sur les deux plans, économique et social. En effet, quelles solutions proposer à la désaffection et à la dévalorisation de ces matériaux et les procédés qui les génèrent par une population qui n'y voit plus d'intérêt ? Comment mettre sur le marché, des quantités suffisantes de ces matériaux afin d'en généraliser l'usage ?
Une institutionnalisation et des décisions politiques doivent accompagner cet effort qui reste pour le moment au stade de la réflexion au sein des universités.

Architecture traditionnelle versus architecture vernaculaire

Aujourd'hui, dans les écoles d'architecture, on aborde la question du patrimoine par le biais de l'architecture dite traditionnelle et parfois désignée par l'architecture vernaculaire, ce qui dénote d'une confusion littérale car si leurs sens sont proches, leur objet n'est pas le même.
En effet, la première s'appuie sur la culture d'une société et la transmission de ses savoir-faire constructifs acquis au fil de l'histoire, la deuxième sur son environnement physique, spatial et climatique, c'est-à-dire les caractéristiques du site sur lequel elle va se déployer et la réponse donnée à ses contraintes.
En fait, n'est considérée architecture dans ces écoles, que celle qui est produite en milieu urbain, telles que les médinas, anciens centres historiques de nos villes, pour la plupart effacées par la colonisation française [2]. Cependant, à y voir de plus près et dans le cadre de cette étude, l'architecture ksourienne a toutes les qualités de la cité mais continue à être considérée comme une architecture rurale et sans intérêt.
L'architecture traditionnelle, est le produit de la transmission de savoirs faire constructifs anciens qui se sont constitués comme pratiques pérennes d'un groupe social ou d'une société aux caractéristiques culturelles communes. Par ailleurs, elle est plus souvent architecture populaire qu'architecture savante.
Les formes architecturales produites sont porteuses d'un vocabulaire formel spécifique qui se trouve à la croisée de l'art et de l'artisanat de ce groupe social. Ces formes reflètent leurs pratiques spatiales porteuses de ses traits culturels.
Considérée comme architecture mineure, elle est pourtant plus présente que l'architecture savante, celle dont la production est assujettie à des règles académiques conventionnelles bien précises.
L'identité culturelle se donne à voir à travers l'architecture. Le fond culturel en est la composante essentielle, sachant que la culture est à la fois usages, croyances et techniques d'un groupe social uni par ces caractéristiques et pratiquant à l'intérieur de celles-ci un mode de vie particulier et différencié.
Le vernaculaire souvent adossé à l'architecture traditionnelle, n'interroge pas la société en elle-même, mais l'espace physique dans lequel se déploient ses activités. Formes, matériaux et techniques en sont les composantes. L'architecture vernaculaire véhicule un savoir-faire immédiat, se renouvelant à chaque fois que l'une de ses composantes évolue ou change.

L'architecture durable

Depuis l'institutionnalisation du concept du développement durable en 1992 comme aboutissement d'une réflexion mondiale au sein de l'organisation des nations unies (ONU), effectuée entre 1983 et 1987, l'architecture s'en est saisie et l'a adaptée en usant de différentes appellations pour nommer ses productions à travers le monde.
Ainsi, selon le positionnement des différentes approches, on avancera le caractère écologique de l'architecture, ou la bioclimatique ; elle est aussi bien nommée architecture verte ou green architecture qu'architecture régénérative. Désignée aussi par architecture éco-responsable, elle responsabilise l'homme quant à son environnement naturel et construit.
Les critères qui doivent être pris en considération par cette architecture dans le cadre du développement durable sont au nombre de six :

- L'intégration au territoire ;
- La maîtrise des besoins en énergie pour le confort thermique ;
- La maîtrise des besoins en énergie pour le confort visuel ;
- Le choix des matériaux ;
- La maîtrise du cycle de l'eau ;
- La maîtrise des déchets.

En Algérie, l'intérêt vers cette nouvelle voie de l'architecture, s'intéresse essentiellement à la réduction de la consommation énergétique dans le bâtiment en en jetant les bases méthodologiques pour les professionnels afin de se mettre aux normes internationales en matière de performances énergétiques et environnementales [3].
Cette approche, encadrée par la loi 99-09, relative à la maîtrise de l'énergie dans le secteur du bâtiment, et le décret exécutif n°2000-90 du 24 avril 2000 portant réglementation thermique dans les bâtiments neufs, ne s'intéressant finalement qu'aux constructions neuves, faisant table rase des expériences passées en n'interrogeant ni l'histoire, ni la culture ni le patrimoine bâti ancien duquel on pourrait tirer des enseignements.

Adrar : un cas d'étude modèle

La ville saharienne, une ville patrimoniale, une leçon d'architecture

Les villes algériennes sont encore à la recherche d'une identité architecturale qui réponde aux besoins de sa société et de sa culture. Les politiques urbaines, la réglementation ne suffisent pas aujourd'hui à résoudre le problème de l'image peu valorisante de nos paysages urbains récemment produits. La méconnaissance de nos repères historiques qui permettent d'asseoir une permanence de signes identitaires architecturaux reconnaissables ainsi que leur perpétuation, réduit les chances de jeter les bases d'une architecture algérienne contemporaine pouvant s'inscrire dans l'universalité et permettant son établissement en tant que style architectural propre au pays et de l'inscrire surtout dans la durabilité.
Cependant, la ville saharienne garde encore, contrairement à celles du nord, une dimension architecturale et patrimoniale au caractère homogène, permettant de lui reconnaître non seulement des qualités formelles, mais aussi socio-spatiales. André Ravéreau [4] a tiré sa leçon d'architecture du M'Zab et a attiré l'attention sur ce riche patrimoine architectural entré depuis dans l'universalité et dont même l'un des plus grands architectes de l'ère moderne, Le Corbusier s'est inspiré.

Adrar, la fabrication d'une ville saharienne

Le processus de formation de la ville saharienne, trouve son entière expression à Adrar. Aux abords d'une chaîne de Ksour, composant les oasis du « Timmi », le fort militaire colonial et sa place d'armes (Place Laperrine rebaptisée Place des Martyrs à l'indépendance), va recentrer cette agglomérat qui passera au statut d'urbain en un demi-siècle, même si la population locale continue à désigner le premier lotissement colonial d'Adrar par « village ».
Adrar, est donc une ville de création coloniale qui prend naissance à l'occupation française de la région du Touat entre juillet 1900 et février 1901. Une lettre en atteste la création. Son architecture, pourrait faire croire qu'elle est réellement une création locale, en ce que l'architecture dite néo-soudanaise, inventée par les colons en Afrique subsaharienne et s'inspirant d'un patrimoine riche en formes et en couleurs et importée par eux dans les régions du Touat, Gourara et Tidikelt s'est adaptée ou, mieux encore, s'est acclimatée. De même, elle trouve ses sources dans l'utilisation des matériaux

locaux, donnant l'impression d'une architecture née en ces lieux et par la reprise de formes géométriques simples qui sont à la base de toute composition architecturale. Enfin, elle se caractérise par ses constructions en terre, qui se fondent dans les couleurs de la nature environnante.

La configuration de cette nouvelle ville met en confrontation le tracé ksourien au tracé réglementaire [5] à la parcellisation orthogonale et régulière avec une trame viaire géométriquement structurée (Figure 1). Le fort militaire (le Bordj) qui fonde la ville est centré ici sur une place immense (environ 10 hectares à l'origine mais qui sera réduite par des densifications post-indépendantes), faisant office de place d'armes, tout comme elle coupe la ville naissante en deux et met une distance entre habitants ksouriens et nouveaux occupants de la ville coloniale [6].

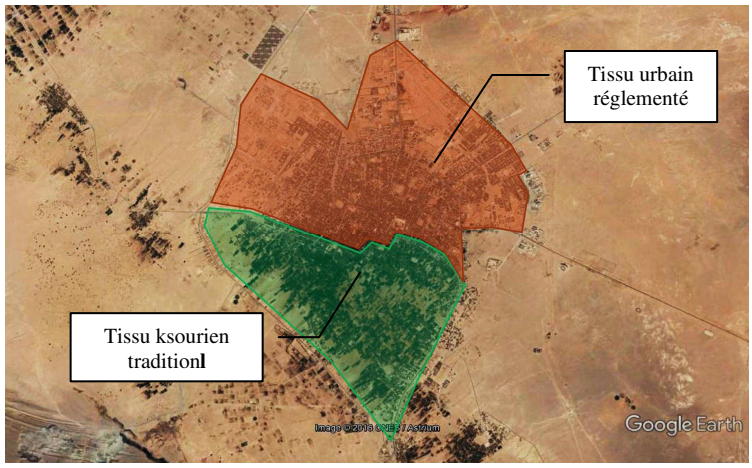

Figure 01 : Confrontation du tracé ksourien et du tracé réglementaire sur la ville d'Adrar. (Source : Image satellite Google Earth traitée par l'auteur)

La façade nord de la place est lotie pour y dresser les habitations d'une population migrante venue des villes des hauts-plateaux et du Sahara (Laghouat, El Bayadh, Ghardaïa et Metlili…) afin d'y pratiquer le commerce. Elle abritera aussi le personnel autochtone des colons. Sur sa façade sud, la garnison militaire sera la barrière matérialisant la coupure entre Ksour et « village ».

Sur les façades Est et Ouest se dresseront les portes symboliques de la ville, celles de Béchar et Boubernous à l'ouest et celles de Reggane et Timimoun à l'est, mais ne deviendront que plus tard des axes d'extension de la ville qui au départ ne s'orientera que vers le nord.

Typologies architecturales : un style composite

A Adrar, trois répertoires contribuent à dresser une typologie architecturale propre à la ville en s'inscrivant dans la chronologie des évènements qui ont fait son histoire :

- Une architecture traditionnelle ;
- Une architecture coloniale soudanaise et néo-soudanaise ;
- Une architecture saharienne moderne.

Ces trois types d'architecture relevés à Adrar [7] (Figure 2), ont fait l'objet dans cette étude d'une description et d'une mise en relation avec les concepts de l'architecture traditionnelle, vernaculaire et durable.

Contrairement au tracé urbain de la partie coloniale puis post-indépendante de la ville d'Adrar, le tissu composant le Ksar est compact et dense. Il ne laisse que très peu de champ pour une expression architecturale qui se donnerait à voir en façade.

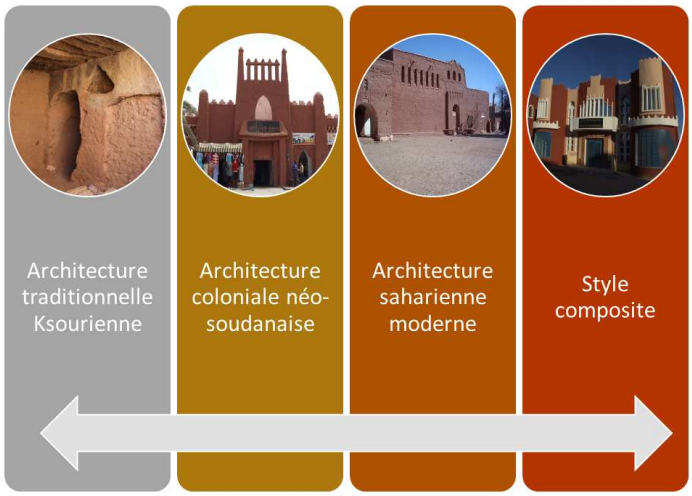

Figure 02 : Typologie architecturale à Adrar.

L'architecture traditionnelle ksourienne et vernaculaire à Adrar

Les maisons sont introverties, très peu décorées, elles sont avant tout une réponse immédiate aux besoins fonctionnels quotidiens. En général, il n'y a que l'habitation du notable de chaque Ksar dans la casbah ainsi que les mosquées qui se permettent quelques enrichissements et de l'ornementation.

L'architecture traditionnelle d'essence ksourienne est, à Adrar, plus une technique qu'une architecture savante répondant à des soucis esthétiques. Sobriété des formes et richesse des organisations spatiales se suffisent à elles-mêmes pour être l'expression physique des besoins socioculturels répondant aux aspirations du mode de vie local.

De cette architecture, s'est forgé un savoir-faire local quant à l'utilisation du matériau terre. L'adobe, composée d'argile et de fibres végétales est le matériau qui répond au mieux aux impératifs de l'isolation thermique sous ces latitudes. Les éléments le composant sont présents dans la nature et leur exploitation est facilitée par leur proximité, l'aisance de leur mise en œuvre, mais aussi sa gratuité, car la terre n'appartient à personne et appartient à tous.

Les procédés constructifs acquis depuis que le Touat est habité, et leur transmission intergénérationnelle se sont perdus. Peu d'artisans ont perpétué la tradition. Les nouvelles générations ne se fient plus aux anciennes méthodes et délaissent l'adobe au profit de la brique cuite creuse industrielle et bien plus souvent pour le parpaing car de moindre coût.

L'inventaire des formes architecturales et ornementales traditionnelles relevées [7] dans la partie ksourienne se situant au sud de la ville d'Adrar se déploie comme suit :

- Domination de la couleur ocre tendant vers le rouge due à la pigmentation de l'argile locale sur les murs extérieurs ;
- Les tours d'angle des casbahs ou bordj, à base carrée et à forme légèrement pyramidale ;
- Les contreforts et pilastres soutenant les murs, « âarsat » ou « erkiza » ;
- Le crénelage des couronnements, « choriff », sous forme triangulaire en général ;
- Les niches triangulaires ;

- Le crépissage selon la méthode dite « tboulit » en forme de mottes de la taille d'une poignée, jetées contre le mur et gardant la trace des doigts dans les impasses ;
- Les arcades, « kous, kouas », généralement plein cintre, légèrement inégales et souvent basses (le niveau de sol remontant sans cesse à cause des vents de sable) présentes dans les mosquées et parfois dans les ruelles (zgag).

Une architecture coloniale soudanaise et néo-soudanaise

La période coloniale qui a fait naître aux abords des ksour du Timmi, la ville d'Adrar s'est largement inspirée de l'architecture dite soudanaise importée de ses colonies en Afrique subsaharienne.
Les éléments récurrents de ce style, sont :

- La centralité sur la façade d'une composition monumentale encadrant la porte et les fenêtres ;
- L'auvent situé au-dessus de la porte d'entrée ;
- Des montants verticaux qui servent de contreforts et sont un stade préliminaire vers une éventuelle décoration de la façade ;
- Les compositions des façades s'étendant entre deux colonnes marquant les angles ;
- Des consoles de bois de palmier en saillie sur la façade ;
- Des petites ouvertures de 20 cm sur 40, peu nombreuses et de trois types : la lucarne, le trou dans le mur et la fenêtre à grillage.

Le style néo-soudanais est une forme d'adaptation et de réinterprétation de l'architecture traditionnelle malienne par la stylisation des formes et l'utilisation des matériaux locaux avec des techniques modernes. Il n'en reste pas moins que l'usage des espaces ne répond pas au mode de vie de la société locale. Cependant, le centre-ville d'Adrar, et ses premiers équipements ont été traités dans ce style donnant à la ville son cachet architectural et mettant son africanité en scène (Figure 3).

L'architecture saharienne moderne

L'appellation « architecture saharienne » apparaît au milieu des années 50 présenté par Godard [8] qui en propose les premiers fondements en lui consacrant un chapitre intitulé « Recherche d'un type saharien ». Ainsi, est désignée par architecture saharienne toute la production architecturale moderne dans les villes du Sahara algérien, née dans les années cinquante du siècle dernier et qui s'éloigna peu à peu de l'inspiration soudanaise et néo-soudanaise précédemment adoptée par la colonisation.
Les lignes sont plus sobres, les volumes plus purs et les motifs ornementaux disparaissent au profit de compositions plus élaborées mettant en évidence les rapports entre pleins et vides dans des proportions harmonieuses [8]. Les matériaux utilisés sont durs de préférence, en pierre ou en béton quoique Michel Luyckx à qui l'on doit l'hôpital d'Adrar ait combiné entre techniques anciennes et matériaux nouveaux.
Les éléments les plus utilisés dans ce style architectural sont :

- Les auvents,
- Les claustras,
- Les brise-soleil,
- Les loggias,
- Les arcades et les voûtes.

Ancienne salle de cinéma
Devenue siège de la Radio locale

Souk Dinar

Bab (porte) Boubernous

Figure 03 : Style néo-soudanais au centre-ville d'Adrar sur le tissu colonial.

Le centre-ville d'Adrar, et les équipements qui bordent la façade sud de la place, ont particulièrement été traités dans ce style, ainsi que l'opération de reconversion du Bordj qui a été démantelé et morcelé pour offrir deux façades d'équipement se donnant le dos. L'ensemble des banques de la façade sud de la place (Figure 4), ainsi que le réaménagement du centre de la place par le complexe socio-administratif à la fin des années soixante-dix. Enfin, les programmes d'habitat initiés au début des années quatre-vingt et dont se sont chargés des bureaux d'études nationaux et étrangers (La cité des 200 logements par exemple).
Ce type de production architecturale, a été intériorisé et exploité par les maîtres d'œuvre qui font la ville aujourd'hui, car, il répond aux impératifs des conditions climatiques en jouant sur des formes architectoniques variées.

Figure 04 : Architecture saharienne moderne (Façade sud de la place : ensemble des banques occupant l'ancien Bordj).

L'architecture composite

Nous avons emprunté au vocabulaire de l'histoire de l'architecture l'utilisation du terme composite qui désignait, à l'origine, la combinaison des trois ordres grecs, ionique, dorique et corinthien.
Nous avons observé une superposition des éléments composants les trois types architecturaux présents à Adrar, générant ainsi une forme architecturale hybride, qui se voudrait traditionnelle mais s'inscrirait au même temps dans la modernité, selon la compréhension des maîtres d'œuvre et de leurs ordonnateurs.
La période post-indépendante qui a vu la ville d'Adrar promue au rang de Wilaya lui a fait bénéficier de programmes de logements et d'équipement construits massivement et rapidement grâce à la généralisation des matériaux standardisés.
Certains éléments de l'architecture ksourienne traditionnelle ont été repris dans l'architecture urbaine de la ville d'Adrar sous la colonisation puis par les pouvoirs publics de l'Algérie postindépendance. Cependant, si cette architecture se voulant néo-traditionnelle s'attarde sur les formes ornementales, elle n'en reproduit pas l'organisation spatiale et n'est plus qu'un pastiche du passé et ne se justifie pas au regard des matériaux de construction qui étaient à l'origine de leur composition.

Sur le plan structurel, la plupart de ces formes ont été induites par la nature du matériau de terre crue moulée ou non. Leur présence dans des constructions contemporaines est donc injustifiée. Néanmoins, ce type d'architecture composite à Adrar, nous met en présence d'un processus de constitution d'un modèle architectural en cours qui se base sur l'histoire architecturale de la région et qui tente de trouver des réponses à la question de l'identité architecturale.

Cependant, c'est un modèle qui fonctionne parfaitement en frappant l'imaginaire populaire des habitants auquel il apporte des éléments d'identification à son espace et parvient à donner une image et une identité fortes à la ville, du moins dans ses quartiers centraux, même s'il est nécessaire d'y porter des ajustements. Il est remarquable que tous les projets publics et portant sur des équipements fort représentatifs, se voient puiser dans ce répertoire stylistique composite qui joue sur l'image positive de la ville et participent à lui donner une cohérence visuelle. Ainsi, les bâtiments de l'université d'Adrar, sa cité universitaire, l'ensemble du centre de l'artisanat et des métiers, les nouveaux services d'état-civil de la commune d'Adrar, les différentes directions de Wilaya (Figure 5).

Par ailleurs, beaucoup d'architectes locaux s'en revendiquent [7], comme dans le reste du pays où l'on s'évertue à faire de l'architecture que l'on classerait plutôt dans le néo-traditionnel sur les bases du néo-mauresque dans de vaines tentatives d'orientaliser des organisations spatiales issues de l'architecture fonctionnaliste moderne. L'utilisation de ces signes formels, peu nombreux au demeurant dans le cas de l'architecture ksourienne, n'interroge ni le sens ni l'esprit qui les ont générés.

La construction ancienne en terre à Adrar, en dehors du fait qu'on la classe dans le traditionnel, répond d'une manière plus large à l'esprit du vernaculaire qui est l'option du durable la plus adéquate au vu de l'architecture locale et de la spécificité du mode de vie de ses habitants. C'est le type de construction qui répond le mieux aux critères de la durabilité. En effet, elle s'intègre au paysage, elle répond aux contraintes du climat saharien et offre par l'épaisseur de ses parois et les qualités isolantes de son matériau un confort thermique auquel ne répond pas l'utilisation généralisée du parpaing qui en amincit les cloisons et dont la conductivité thermique est importante. Le matériau terre est aussi écologique, non énergivore, et non polluant. Autant d'arguments pour classer cette architecture dans la perspective du développement durable.

Revenir à ces procédés constructifs n'est en soi difficile que s'il n'y a pas d'effort à les revaloriser par des choix et des décisions politiques et par un réapprentissage social en assumant l'histoire du pays et en lui reconnaissant une identité architecturale qui s'intéresse autant aux spécificités du local qu'à son inscription dans l'universel.

Il s'agit de trouver nos propres réponses aux questions suivantes :

- Comment bâtir l'avenir sur les bases du passé ?
- Comment adapter le bâti ancien à la vie contemporaine ?
- Comment introduire le confort moderne dans l'habitat ancien ?
- Comment préserver, et redynamiser nos anciens centres urbains (y compris les ksour) pour retrouver la ville dans sa cohérence première ?
- Comment remettre à l'honneur nos architectures traditionnelles et les mettre en valeur que ce soit par la préservation, ou la reconversion, dans des visées soit de réappropriation par ses habitants, ou comme éléments attractifs pouvant générer des richesses dans le cadre du tourisme par exemple ?

Ensemble de bâtiments de la direction de l'artisanat et des métiers (2008- 2009)

Bâtiments de l'Université africaine Colonel Ahmed Draïa d'Adrar (2003-2004)

Figure 05: Architecture "composite" à Adrar.

La ville d'Adrar, par la maîtrise de son échelle urbaine, la lisibilité de son architecture et la présence encore forte de son bâti ancien peut être le laboratoire d'analyse et le terrain de pratiques expérimentales de cette architecture durable tant souhaitée. En elle-même, elle pourrait devenir cette leçon d'architecture durable en Algérie.

RÉFÉRENCES

[1]. H. Guillaud -1998, «Tradition et modernité des cultures constructives de l'architecture de terre : panorama mondial et enjeux actuels sur la recherche, la formation, la documentation et la normalisation». Habitat e Architetture di terra. Le potenzialità delle tradizioni costruttive. <hal-01806210>.

[2]. N. Oulebsir -2004, «Les usages du patrimoine : monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830-1930) ». Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme. Paris. 411p.

[3]. APRUE (Agence pour la promotion de la rationalisation de l'utilisation de l'énergie, -2014, «Guide pour une construction éco-énergétique en Algérie», 286p.

[4]. A. Ravereau -1981, «Le M'zab, une leçon d'architecture». Éditions Sindbad, 282p.

[5]. M. Chaouche Bencherif -2007, «Adrar, ville oasis : pour une ville saharienne durable. Sciences & Technologie D, Revue de l'Université Mentouri de Constantine, n°25, pp. 14-24.

[6]. Kh. Ait Hammouda-Kalloum -2013, «La place des martyrs à Adrar, espace d'investissement urbain, de socialisation et d'acquisition d'urbanité». Journée d'étude, les ksour de l'Algérie en devenir, Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran, 18 Décembre 2013.

[7]. Kh. Aït Hammouda-Kalloum, -2010, «L'architecture urbaine à Adrar, modèle imposé ou esthétique recherchée, une architecture qui ne dit pas son nom», Ateliers Méditerranéens du Patrimoine, Béchar, le 21 et 22 avril 2010.

[8]. C. Godard -1954, «L'oasis moderne, Essai d'urbanisme saharien». La maison des livres, Alger, 225p.